



Michael Collins

de Neil Jordan

Fiche technique

USA - 1996 - 2h12

Couleur

Réalisation et scénario :

Neil Jordan

Décorateur :

Anthony Pratt

Montage :

Tony Lawson

Musique :

Elliot Goldenthal

Interprètes :

Liam Neeson

(Michael Collins)

Julia Roberts

(Kitty Kieman)

Aidan Quinn

(Harry Boland)

Alan Rickman

(Eamon De Valera)

Stephen Rea

(Ned Broy)

Charles Dance

(Soames)



Résumé

Pâques 1916. La rébellion irlandaise est matée dans le sang par l'armée britannique. Michael Collins, un de ses artisans, est emprisonné. Dès sa libération, il réorganise l'armée clandestine. Avec l'aide de Broy, un policier irlandais acquis à la cause, il fait la chasse aux indicateurs et punit de mort les collaborateurs. Aidé de

son ami d'enfance Harry Boland, Collins organise l'évasion rocambolesque d'Eamon de Valera, le théoricien de l'organisation. Les autorités dépêchent alors à Dublin l'élite des services secrets et leur chef Soames. Broy est arrêté et torturé, Collins fait exploser la voiture de Soames...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

Venise 1996 : Le Lion d'or est attribué à **Michael Collins**, "biopic" flamboyant de Neil Jordan, dans le style classique de Wamer Bros. Pour son interprétation de ce portrait de patriote, Liam Neeson obtient le prix du meilleur acteur.

S'adressant avant tout aux publics d'outre-Atlantique, Jordan centre sa fresque de la guerre d'Indépendance (1916-1922) sur les six dernières années de la vie de Collins.

De Valera, je connais. Mais qui est Collins ?

Insurgé de 1916, Collins est depuis 1917 membre du conseil exécutif de Sinn Féin, qui a pour tâche l'orientation politique du mouvement républicain. Sous sa direction, la rébellion armée de l'IRB se revitalise. Élu en 1919 député au Dáil pour South Cork, il est nommé ministre des Finances. Lors de l'incarcération de Griffith, il devient président par intérim du Dáil.

À la capitale, Collins met sur pied d'une part des «services de renseignements» féroce­ment efficaces, d'autre part une escouade de "hit-men", ou tueurs, pour éliminer espions et mouchards. À la campagne, ses Flying Columns (Colonnes volantes) mènent la guérilla contre les «Black and Tans», soldats démobilisés introduits dans le pays pour écraser la révolte.

Après l'attaque ordonnée par De Valera contre la maison des Douanes (centre de l'administration locale), celui-ci est invité à Londres par Lloyd George pour examiner les modalités d'un règlement pacifique. Ce sera le moment du Traité, qui, dans tous les sens du terme, divisa l'île. À son corps défendant, Collins obéit aux ordres et accompagne Griffith à la tête de la délégation irlandaise, en novembre-décembre 1921.

Bien que le traité soit voté par le Dáil et accepté par le peuple, De Valera et ses hommes quittent le gouvernement. Chacun traite l'autre d'extrémiste. Tout en lançant ses troupes contre des bas-

tions républicains, Collins se dirige vers le sud du comté de Cork, son territoire d'origine, pour offrir aux «anti-treatyites» la paix. Habitué à fuir, il a maintenant le pressentiment que la mort l'attend parmi les siens. Le 22 août 1922, à la tombée du jour, il est abattu, dans une embuscade, au fond de la vallée de Béal na mBlath, la passe des Fleurs. Il a 31 ans.

À l'admiration que suscitèrent son énergie et ses dons d'organisateur, au souvenir de son charisme légendaire s'ajouta le pathétique du destin de Collins, héros de la lutte pour la libération, victime de la guerre civile. Pourtant, pendant des décennies, l'éventualité d'une véritable reprise des armes aurait été, aux yeux des habitants de l'île dans leur majorité, une pensée loufoque. Depuis 1967, les événements semblent démentir le nationalisme «traditionnel» ou libéral. Scandant l'actualité douloureuse et l'échec renouvelé des pourparlers, le patriotisme du film de Jordan est néanmoins aussi dans l'air du temps.

Les questions qui se posent sont donc les suivantes. En tant que canevas historique, ce film d'action retient-il pleinement l'intérêt du spectateur ? Qui plus est, en tant que portrait d'un chef stratégique et militaire qui, tout en plaidant pour la trêve des hostilités, continue à employer la force, **Michael Collins** évoque-t-il la conscience tragique d'une situation paradoxale ? D'un Collins qui, le jour même où il signa le traité, écrivit depuis Londres à un ami : «Qu'ai-je obtenu pour l'Irlande ? Ce qu'elle désire depuis sept siècles ? Y a-t-il quelqu'un qui se contentera de ce marché ?... Je vous le dis : ce matin, j'ai signé mon propre arrêt de mort.»

The Crying Game avait puisé dans les ironies multiples du sort ; pour **Michael Collins**, le parti pris du cinéaste/scénariste consiste à les estomper.

Qu'a-t-il obtenu pour l'Irlande ? Quel patriote, quel cinéophile s'en contentera ? À l'école, on nous inculquait une notion du sacrifice du Christ : «Voici une image

de Jésus, mort pour l'humanité.» J'avais six ans. Je me levai : «Mon grand-père a la photo d'un homme, mort pour l'Irlande.» Chez mes parents, une représentation très modeste du Christ montrant son cœur enflammé côtoyait un tableau intitulé *Men of the West*, dans lequel un trio de soldats armés, habillés en «cow-boys», défendaient le drapeau de la République. Nul doute que le film de Jordan est influencé par l'iconographie populaire, ainsi que par le parallèle entre le terroriste et le gangster. Avant de confronter l'ennemi, le combattant prie au pied d'une statue du Christ, le filet de sang qui coule en biais de la bouche est également à la Scorsese. Essentiellement urbaines, les repré­saillies se succèdent sans repentir ; on meurt dans les taxis, dans les chambres d'hôtel, fuyant dans les égouts. Chapeau mou, imperméable, cigarettes, attirance pour quolibets, culture et beauté féminine sont les insignes de l'homme d'action constamment présents.

Débutant in medias res avec la prise de l'Hôtel des Postes en 1916, l'action du film esquisse un cercle de confrontation ouverte avec les forces de l'ordre. Dans une scène d'exposition, Smyth (divisional commissioner), brillamment interprété par Sean McGinley, désigne par leur nom les principaux insurgés. Cet effort de rendre les choses claires est ressenti également dans l'importance accordée à Broy, agent secret travaillant à Dublin Castle (les amateurs reconnaîtront l'excellent comédien Stephen Rea). Cependant, il aurait fallu un talent plus «épi­que» (Ford, ou le Lean de **Lawrence d'Arabie**) pour empêcher l'impression du trop-plein, de répétition, voire de flou.

Stylistiquement, le spectateur n'est point laissé dans le doute. Entraîné par la manière caracolante du montage, de la gestuelle adoptée par Neeson, il est en même temps placé devant une caractérisation en contrepoint. À l'exubérance du «Big Fellow» Collins s'oppose la réserve machiavélique du «Long Fellow»

De Valera. L'implication est claire : «Dev.» est le traître qui laisse mourir son compagnon, après lui avoir tendu le calice d'amertume du traité. Du début à la fin, nos réactions sont dictées par une bande sonore déclamatoire.

Dans ses alternances de plans d'ensemble, de plongées opératives et de gros plans, Menges démontre sa souplesse habituelle et nous donne en prime, baignée de teintes bleutées, la grandeur architecturale de Dublin. En revanche, les toilettes exquises en soie mauve qui seyaient à ravir à Julia ne sauront effacer l'artificiel de la chaste intrigue amoureuse.

Peu aidé par le dialogue («Je hais les Anglais surtout pour m'avoir obligé à les haïr»), Neeson, qui arrive à combiner forte carrure et démarché dégingandée, fait ce qu'il peut. Sincère ? Oui. Héroïque ?...

En 1922, mon grand-père maternel membre de Sinn Féin, député au premier Dáil pour North Cork, rentra à sa résidence dublinoise en disant : «Ils ont tué Mick.» Pour Jordan, il s'agissait de redresser le bilan de l'histoire en rendant hommage à un homme en apparence éclipsé. Sans doute s'est-il aussi efforcé de créer pour ainsi dire un sous-texte, où, «monté sur des si», il fait regretter, en même temps que le personnage, la République-qui-aurait-pu-être.

Pour ma part, je regrette le film-qui-aurait-pu-être, un témoignage, non seulement du courage des hommes comme mon grand-père, mais de leur immense et ineffable dignité.

Eithne O'Neil
Positif n°435 - Mai 1997

Le succès de son vénérable **Entretien avec un vampire** a permis à Neil Jordan de s'attaquer à un sujet qui lui tenait particulièrement à cœur : la biographie filmée de Michael Collins, un des premiers héros de la révolution irlandaise. Bénéficiant de moyens considérables, Neil Jordan dresse un portrait plein de fougue et de lyrisme du leader charismatique qui fut aussi un des précurseurs de la guérilla urbaine. Interprété avec brio par Liam Neeson, qui apporte à son personnage une aura d'héroïsme et de romantisme, le film est aussi fort instructif sur l'histoire du mouvement révolutionnaire irlandais et notamment l'amitié indéfectible puis la rivalité sourde qui se créa entre Collins et de Valera. Assassinats perpétrés de sang froid, trahisons, coups fourrés nous sont ainsi dépeints sans complaisance et donnent au film un aspect documentaire passionnant renforcé par un style filmique sec et nerveux. On peut à cet égard regretter que le personnage de Harry, meilleur ami de Collins, manque quelque peu d'épaisseur tout comme celui de Kitty Kiernan, fiancée de Collins jouée par Julia Roberts, assez mal à l'aise dans un film politique.

Philippe Ross
Saison cinématographique 1997

Neil Jordan est un drôle de type qui tourne en Irlande, son pays natal, puis aux Etats-Unis ; passe sans crier gare de **The Crying Game** à **Entretien avec un vampire** et parvient - sur la foi de ses récents succès - à persuader Hollywood de financer la biographie d'un révolutionnaire irlandais du début du siècle, connu seulement dans son pays. Et encore... «Dans les livres d'Histoire, Michael Collins est marginalisé, sinon occulté, raconte Neil Jordan. Ma famille n'en parlait pas plus que mes bouquins d'école.

J'ai grandi dans un pays hanté par de nombreux fantômes. Personne n'avait envie de parler de tout ça, c'était un réel traumatisme, c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles j'ai fait ce film.»

Qui était Michael Collins, né en 1890, mort en 1922 ? Une biographie signée Pierre Joannon et le film de Neil Jordan révèlent derrière ce combattant de l'indépendance irlandaise un personnage au destin unique.

«Un meneur d'hommes et, au bout du compte, le responsable du compromis qui a mené à la partition de l'Irlande, poursuit Jordan. Héros, donc, mais aussi victime : son action a été déterminante dans la lutte contre l'Angleterre, et il est mort à 32 ans, tué par ceux de son propre camp.»

Neil Jordan a écrit ce scénario il y a treize ans. Il a attendu de pouvoir faire le film dont il rêvait : une fresque remplie de figurants, de bruits et de fureur. Ça et là, il cède bien à quelques «licences poétiques» : la relation entre Collins et sa fiancée Kitty était, semble-t-il, plus épistolaire qu'effective, mais Julia Roberts a un joli sourire et de bien beaux chapeaux. Neil Jordan prend aussi quelques libertés avec la vérité historique et se laisse aller à des dialogues littéraires et même aux mots d'auteurs : «Qui a dit : rien n'est impossible si on le veut très fort ?», demande Michael Collins à un journaliste. «Vous ? - Non, Peter Pan !» Il tombe parfois dans le manichéisme, avec le personnage de

Eamon De Valera , président du Sinn Fein, hostile à la partition, rival implacable de Collins avant de devenir Premier ministre, puis président de l'Eire.

En Irlande et en Angleterre, le succès du film a nourri la polémique, et vice versa. Neil Jordan reste serein : «Michael Collins porte en lui toutes les contradictions de la question anglo-irlandaise. Les conservateurs britanniques pensent qu'il a détruit l'Empire. Les nationalistes irlandais le jugent responsables de la partition : pour l'IRA, c'est un traître. Pour moi, c'est l'homme qui a fait le pays dans lequel je suis né, avec tout ce que cela comporte de courage, de violence et de sang.»

Dans ses meilleurs moments, **Michael Collins** rend simplement hommage aux combattants de l'indépendance irlandaise, sans en faire des anges. Pour cette page d'Histoire dévoilée, et pour l'interprétation à la fois imposante et délicate de Liam Neeson, le film vaut le détour.

Isabelle Danel

Télérama n°2466 - 16 Avril 1997

Le réalisateur

Comme Radford ou Greenaway, ce romancier irlandais représente le réveil du cinéma anglais au début des années 80. Le sens de la réalité (**Angel**, sur la révolution irlandaise) se combine chez lui avec le goût du fantastique (**Company of Wolves**, qui montre que les rêves des petites filles ne sont pas innocents). Un art parfaitement maîtrisé. Même maîtrise dans le fascinant thriller, histoire du garde du corps d'une call-girl, qu'est **Mona Lisa**. Mais **High spirits** déçoit quelque peu.

Jean Tulard

Dictionnaire des réalisateurs

Filmographie

Angel	1983
Compagny of wolves La compagnie des loups	1984
Mona Lisa	1986
High spirits	1988
We're not angels Nous ne sommes pas des anges	1990
The miracle L'étrangère	1991
The crying game	1992
Interview with the vampire Entretien avec un vampire	1994
Michael Collins	1996
Butcher boy	1998

Documents disponibles au France

Encyclopedia Universalis
Cahiers du Cinéma n°512
Positif n°429